GOODY Jack. *Pouvoirs et savoirs de l'écrit* / PRIVAT Jean-Marie, KARA Mohammed (coord.). « La littératie. Autour de Jack Goody »

coordonné par J.-M. Privat. Paris : La Dispute, 2007. – 269 p. / Pratiques, n° 131-132, 2006.

Élisabeth Nonnon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rfp/768>

DOI : 10.4000/rfp.768

ISSN : 2105-2913

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007

Pagination : 123-126

ISBN : 978-2-7342-1112-9

ISSN : 0556-7807

Référence électronique

Élisabeth Nonnon, « Goody Jack. *Pouvoirs et savoirs de l'écrit* / PRIVAT Jean-Marie, KARA Mohammed (coord.). « La littératie. Autour de Jack Goody » », *Revue française de pédagogie* [En ligne], 161 | octobre-décembre 2007, mis en ligne le 24 novembre 2010, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rfp/768> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rfp.768>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© tous droits réservés

GOODY Jack. *Pouvoirs et savoirs de l'écrit* / PRIVAT Jean-Marie, KARA Mohammed (coord.). « La littératie. Autour de Jack Goody »

coordonné par J.-M. Privat. Paris : La Dispute, 2007. – 269 p. / *Pratiques*, n° 131-132, 2006.

Élisabeth Nonnon

RÉFÉRENCE

GOODY Jack. *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*/coordonné par J.-M. Privat. Paris : La Dispute, 2007. – 269 p. / PRIVAT Jean-Marie, KARA Mohammed (coord.). « La littératie. Autour de Jack Goody ». *Pratiques*, n° 131-132, 2006.

- 1 La référence à Jack Goody est une référence majeure et fréquente dans les sciences de l'éducation et les didactiques, notamment en didactique du français, quand on étudie les implications de l'écriture dans les modes de raisonnement et la réflexivité. Mais cette notoriété a entraîné des effets comparables à ceux qu'ont connus les travaux de Bernstein ou Vygotski. Circulant souvent à partir d'ouvrages de seconde main, cette référence hypertrophie certaines notions en les isolant de leur contexte épistémique chez l'auteur, rigidifie des problématiques ou des distinctions heuristiques et surtout méconnaît les évolutions de sa réflexion, en ne tenant pas compte de publications ultérieures. Comme Bernstein associé à la dichotomie code restreint/code élaboré, ou Vygotski à la zone de développement proche et à l'apprentissage dans l'interaction, Goody est presque toujours exclusivement associé à l'idée de transformation apportée par l'écriture aux fonctionnements cognitifs, à la supériorité des modes de pensée liés à l'écriture et à l'opposition dichotomique entre sociétés sans écrit et sociétés de l'écrit.

- 2 Le premier ouvrage publié en France, *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage* (1979) a constitué un apport décisif sur le rôle historiquement joué dans l'évolution des formes de pensée par les « technologies de l'intellect », en montrant ce que certaines pratiques intellectuelles et institutions sociales évoluées doivent aux caractéristiques de ces technologies : l'écriture et les formes typiquement graphiques comme la liste et le tableau permettent des modes d'archivage, de décontextualisation et de spatialisation qui ont potentialisé des pratiques nouvelles de la mémoire et de l'examen critique. Cependant, les ouvrages ultérieurs de Goody, en précisant son ancrage disciplinaire, ont permis d'élargir cette approche apparemment cognitiviste et technique de l'écriture à la dimension sociale et anthropologique des pratiques sociales liées aux usages de l'écrit, dans une perspective historique et ethnologique¹. Ils insistent en particulier sur l'ensemble des transformations sociales, culturelles et institutionnelles dans lesquelles s'inscrivent ces modifications cognitives, sur les pratiques sociales et interactionnelles qui médiatisent l'usage de l'écrit et lui permettent de développer ces potentialités. Ils nuancent fortement certaines dichotomies qui ont prêté à malentendu, notamment l'idée du « grand partage » entre cultures de l'oral et cultures de l'écrit. Mais ces états plus récents de la réflexion de Goody sont beaucoup moins cités et vulgarisés.
- 3 C'est pourquoi, il faut saluer la publication de nouveaux textes de Goody, sous la direction de J.-M. Privat. L'ouvrage *Pouvoirs et savoirs de l'écrit* reprend une série de conférences, d'articles publiés en anglais en 2000, auxquels est adjoint un entretien avec J. Goody. Il y revient sur certaines notions centrales (les technologies de l'intellect, la littératie), en abordant au fil des chapitres les domaines variés de son investigation anthropologique (« la mémoire dans la tradition orale », « le temps de la narration et la narration du temps », « la construction d'un texte rituel ») et historique (« écriture et révolte à Bahia »). Le numéro de *Pratiques* propose également plusieurs textes importants, anciens (1968) mais inédits de Goody (*La technologie de l'intellect*, et en collaboration avec I. Watt, *Les conséquences de la littératie*), deux entretiens (*La littératie, un chantier toujours ouvert*, et *La place du livre dans le monde de l'écrit*), ainsi que la traduction d'articles de Olson (*Littératie scolarisation et cognition : quelques implications de l'anthropologie de Goody*) et de Bazerman (*Écriture, organisation sociale et cognitions : repenser Goody*). D'autres articles transposent la réflexion de Goody au contexte de la société française actuelle (notamment la question des papiers d'identité, C. Dardy), plus particulièrement au contexte scolaire et universitaire, à travers les usages qu'en fait la didactique (Reuter) ou des pratiques typiques de la littératie comme la prise de notes (S. Branca), l'écriture de recherche (M. Kara), l'index (M.-C. Vinson), les tableaux (D. Lahanier), ou les usages de l'écrit en maternelle (A. Leclaire-Halté, M. Laparra).
- 4 Les textes de Goody constituent une mise en perspective stimulante de son parcours théorique. Ils répondent de façon vivante et simple, peu universitaire dans le style, aux multiples objections faites à ses thèses, en dialoguant avec d'autres auteurs comme Derrida. Ils remettent utilement au point certaines notions fondamentales de sa réflexion, en démentant des interprétations qui en ont été faites. Il y remet également en cause, avec simplicité, certaines de ses propres hypothèses, comme l'idée d'une supériorité de l'écriture alphabétique et de la culture grecque, ou l'approche des effets de la littératie en termes de « conséquences » : « nous pensions au début de nos travaux avec Watt que l'alphabet grec était vraiment supérieur aux autres, le stade le plus avancé dans l'évolution de l'écriture ; c'est un point de vue idéologique daté, un point

de vue ethnocentrique sur le monde, car à la vérité les alphabets sémitiques n'étaient pas si différents. dans la même perspective, je ne parlerais plus aujourd'hui de conséquences de la littératie : conséquences induit l'idée de processus et d'effets mécaniques » (2007, p. 244). De façon générale, le projet est dans cette reprise de rappeler combien il est nécessaire de « complexifier des problématiques qui souffraient de généralisations insuffisamment opératoires ». On peut synthétiser cet éclairage autour de cinq points.

L'Élargissement de l'analyse des implications politiques et sociales de la littératie

- 5 Récusant une approche techniciste de l'écriture comme transformateur des fonctionnements cognitifs de par ses caractéristiques propres, l'ensemble des textes donne une définition beaucoup plus large des effets de la littératie dans la vie sociale : « Les modes et moyens de communication sont d'authentiques modes et de réels moyens de production du social dans son ensemble » (2007, p. 236). Loin de se limiter aux modes de raisonnement favorisés par l'écriture, son investigation s'attache aux transformations sociales, juridiques, économiques et politiques amenées par la littératie : le droit, l'administration publique, la religion, l'argent et le rapport à l'argent. Comme l'écrit Bazerman, il s'agit de « remettre le social en avant » (2006, p. 97). Plus que l'écriture elle-même comme technique, c'est la notion de littératie qui organise la réflexion. La fonctionnalité de la lecture-écriture n'est pas séparée de ses usages dans des institutions données et des conditions sociales d'exercice, qui la supposent mais aussi la rendent possible. La notion de littératie englobe donc des catégories de situations, de pratiques, de relations sociales, de modalités d'interaction, d'institutions qui donnent sens aux usages de l'écrit pour les individus d'une société ou d'une culture donnée. Comme le montre Olson, l'approche de Goody de la littératie allait ainsi à l'encontre des idées communément reçues sur la littératie, qui depuis l'époque des Lumières avançait que la littératie a des effets directs et toujours profitables en termes de réflexion et de démocratie. La question se déplaçait ainsi vers la question des usages : « quels usages fait-on de l'écriture, et en quelles circonstances ? Pour qui ? » (2006, p. 86).
- 6 Il y a donc une grande variété des secteurs d'activité relevant de la littératie : il s'agit alors d'« explorer les diverses formations socioculturelles au sein desquelles la littératie se déploie selon des modalités qui lui sont propres ». Bazerman analyse plusieurs formes de communications spécialisées, ancrées dans des pratiques, des croyances, des savoirs et des postures propres à des formations sociales données, par exemple l'émergence de l'épistolaire, fondement de la circulation des écrits scientifiques et de la constitution de communautés scientifiques, notamment aux XVII^e et XVIII^e siècles, forme originelle des articles scientifiques ultérieurs. Selon lui, c'est parce que l'écrit dans les sociétés littératiennes est vu comme activité solitaire et intériorisée que l'accent a été mis sur les dimensions cognitives de l'écrit, au détriment de ses aspects politique et institutionnel (2006, p. 97). Il faut donc bien distinguer, comme le rappelle Reuter, ce qui relève des propriétés potentielles de l'écriture (fixation, décontextualisation, spatialisation), des usages fondamentaux (conservation, archivage, reproduction, classement et comparaison) et des pratiques dans des contextes socio-institutionnels qui donnent sens à ces usages. Dans cette perspective,

des propriétés de l'écriture elle-même sont inséparables dans nos sociétés des pratiques communicatives et des usages scolaires de l'écrit.

Le refus du « déterminisme technologique »

- 7 Goody se défend vigoureusement contre l'interprétation des pouvoirs de l'écriture en termes de « déterminisme technologique » (p. 10). Il ne s'agit aucunement d'une causalité mécanique et il préfère maintenant parler d'implications plutôt que de conséquences de la littératie. En effet l'écriture n'amène pas en elle-même des changements systématiques et globaux.
- 8 Il s'agit de transformations graduelles, sous l'effet de facteurs internes et externes : l'écriture à ses débuts a été restreinte de diverses manières, notamment à cause de contraintes hiérarchiques, et les techniques et pratiques cognitives qu'elle permet potentiellement ont été elles-mêmes sujettes à de longs développements, comme il le montre à partir de l'analyse de plusieurs exemples. Il y a donc de multiples situations intermédiaires : l'accès à l'écrit en Grèce passe par un professeur habilité, les premiers usages des tableaux ont été développés dans la magie et l'ésotérisme (p. 22). D'autre part, ces changements ne se produisent pas dans tous les cas, ni toujours sous la même forme : les potentialités du système n'ont pas partout été exploitées de la même façon, et la question devient de savoir quels sont les facteurs qui freinent cette exploitation des potentialités. Goody utilise pour cela l'expression de littératie restreinte, même si l'expression est discutable en ce qu'elle renvoie à une dichotomie trop simpliste. Une société qui connaît l'écriture peut relever d'une littératie restreinte de plusieurs façons : « en relation avec les systèmes d'écriture qui n'exploitent pas toutes les potentialités techniques d'un système alphabétique par exemple ; pour désigner des systèmes dans lesquels la littératie était utilisée dans des contextes restreints plutôt que généraux, par exemple dans un cadre religieux ; quand la littératie était restreinte à des groupes sociaux ou à des individus spécifiques » (2007, p. 21). Ce qui est vrai sur le plan collectif l'est aussi sur celui des individus : on peut savoir lire et écrire sans que cela témoigne de changement dans la manière de penser. Goody souligne qu'il peut y avoir « un fossé culturel à l'intérieur de la littératie », à l'école (p. 60).

La nécessité de spécifier les modes d'intervention de l'écrit dans les changements culturels

- 9 Selon Goody « après que Schribner et Cole avaient montré de manière convaincante que ces conséquences de la littératie sur les modes cognitifs sont variables en fonction des facteurs sociaux, institutionnels et historiques, les conséquences de la littératie sur les modes cognitifs ont été reconnues comme étant spécifiques et situées plutôt que générales ». Cela nécessite donc un examen approfondi des problèmes d'histoire liés au développement de chaque système d'écriture : il existe des « différences générales à l'intérieur d'un éventail de sociétés associées à l'apparition de l'écriture » (p. 25). Il faut donc renoncer aux généralités abstraites et spécifier les formes de relation entre les constituants de l'écriture et les changements qu'elle permet, en fonction des systèmes d'écriture et des formations sociales où elle a été utilisée. Comme le rappelle Bazerman « la tâche est moins d'identifier les conséquences que la littératie peut avoir sur la

société que de comprendre comment chaque société s'est forgée un mode de vie à partir de la matrice fournie par la littérature (2006, p. 98).

Le refus de séparer hermétiquement les sociétés orales et écrites

- 10 Contre certaines présentations de ses thèses en termes de grand partage (notion qu'il a dénoncée dès ses premiers ouvrages), Goody affirme que « nous devons écarter toute dichotomie reposant sur l'hypothèse selon laquelle il existerait des différences radicales entre les capacités mentales des peuples connaissant l'écriture et celles des peuples sans écriture » (2006, p. 46). Selon lui, son projet avec Watt était d'« expliquer la division binaire qui existe dans beaucoup de visions du monde, populaires comme savantes, et en particulier anthropologiques » et de « repenser cette prétendue dichotomie en termes de changements dans les moyens de communication » (2006, p. 45). Sans remettre en cause le principe d'une influence décisive des technologies de communication dans les fonctionnements sociaux et culturels, il s'avère en fait qu'il n'y a « pas accord sur le fait de savoir où est la ligne de partage réelle entre les cultures sans écriture et les cultures avec écriture » (2006, p. 31). Il montre, par exemple, que les logiques des cultures écrites, mêmes avancées, ne représentent pas une rupture totale par rapport à celles des sociétés plus simples : il s'agit plutôt d'une « ouverture à de nouvelles possibilités d'exploration » (2006, p. 33). Toute une partie des textes présentés explore ainsi de manière comparative les modalités d'archivage, de mémoire, de structuration dans les sociétés orales, dans les pratiques littéraires et dans toutes les formes intermédiaires ou simultanées qui coexistent de façon différentielle dans la plupart de sociétés.
- 11 Goody montre surtout qu'il est impossible de maintenir une dichotomie simpliste dans le cas de sociétés complexes, non homogènes, où coexistent de multiples « situations où les champs sociaux des individus ou des groupes n'ont pas de limite socioculturelle unique » (2007, p. 13). Non seulement chaque acteur de la société est partie prenante dans des systèmes littéraires individualisés, qu'il sache lui-même lire et écrire ou non (Bazerman, 2006, p. 98), mais même dans les sociétés d'écriture, « l'oralité demeure une forme dominante d'interaction humaine, bien qu'elle soit elle-même modifiée de diverses façons par l'adjonction de nouveaux moyens et modes de communication » (2007, p. 19). C'est elle qui médiatise les pratiques sociales comme celles de l'école, qui exploitent d'une façon spécifique les potentialités de l'écrit. Il y a donc une stratification complexe et des interactions entre les deux du fait de la « coprésence des modes de communication, fondés sur l'oralité et sur le laborieux travail d'acculturation à l'écrit ». Il répète à plusieurs reprises que la connaissance de ces interactions est un chantier décisif pour la recherche : « l'interface entre l'oral et l'écrit reste une question complexe » (2007, p. 33), « la relation entre tradition écrite et orale dans les cultures occidentales reste une question majeure qui réclame des recherches approfondies et de la réflexion » (2006).
- 12 Il se défend ainsi de l'objection qui lui a souvent été faite de dévaloriser l'oralité au bénéfice de l'écriture : il ne s'agit pas d'identifier écriture et pensée, écriture et réflexivité, même s'il n'est pas question de revenir au relativisme qu'il dénonce chez d'autres auteurs. Ces dénégations sont salutaires, car comme le relèvent Olson et Reuter, on a pu souvent observer en didactique la conjonction de la référence à Goody

avec une tradition lettre survalorisant la culture écrite, du moins avec les valeurs de l'enseignement : « l'hypothèse de la littératie a reçu un soutien appuyé de la part des enseignants ; elle a conforté l'idée ancienne selon laquelle l'enseignement chez les tout jeunes, centré sur l'apprentissage de l'écriture, constituait un objectif de validité universelle. Bien qu'il existe un risque d'exagérer l'importance de l'apprentissage de l'écriture les chercheurs ont apporté un grand nombre de preuves montrant que la réflexion de l'enfant change dans une large mesure en même temps qu'il acquiert des compétences en littératie dans les premières années de scolarité » (2006, p. 85). Goody évoque assez rapidement, dès ses premiers écrits, les faiblesses de la communication écrite, certaines ressources de l'oral et de ses techniques de mémoire par exemple, et propose sans vraiment le préciser d'examiner de manière plus serrée la part prise par l'oral dans l'acquisition de l'écrit. Comme il le souligne dans un entretien, « il faut bien admettre que la vie académique n'est pas la seule vie possible. Les livres introduisent des formes de ségrégation. L'école ne doit pas dévaloriser les autres expériences, innombrables et étrangères à l'univers de l'écrit » (2007, p. 240).

Les liens de la littératie et du pouvoir

- 13 C'est l'idée qui sous-tend le titre du dernier ouvrage. Goody y insiste sur les liens de l'écriture et du pouvoir : « le pouvoir s'accumule au cœur de systèmes littératiens organisés socialement » (2007, p. 108). Il parle du « pouvoir que l'écrit donne aux cultures qui possèdent l'écriture sur celles qui sont purement orales, pouvoir qui permet aux premières de dominer les secondes de diverses manières » (2007, p. 17), comparant par exemple les effets de la colonisation en Inde et en Chine d'une part, en Afrique d'autre part ; « l'autre thème majeur est lié au pouvoir que l'écriture peut conférer à certains éléments d'une société donnée » (2007, p. 18). En effet l'écrit n'est pas toujours un moyen d'émancipation, il peut être un moyen de discrimination et d'immobilisation des règles, autant qu'un moyen de mobilité sociale et de résistance (*écriture et révolte à Bahia*). L'écriture génère aussi de la discontinuité sociale, et il souligne l'existence des conflits culturels à l'intérieur de la littératie : dans nos sociétés, la littératie développée n'est pas partagée par tous, et on peut trouver des zones entières de littératie restreinte à laquelle certains groupes sont attachées du fait du cloisonnement des pratiques sociales et du pouvoir.
- 14 Goody n'a pas travaillé sur les effets de la littératie après le développement de l'école laïque. Les quelques remarques qu'on peut trouver dans l'ouvrage sur l'acculturation scolaire à l'écrit restent à un niveau d'appréhension plutôt sommaire, en comparaison de ses études sur les pratiques culturelles au Ghana ou en Égypte. La prise en compte de cet ancrage disciplinaire interdit donc les transferts incontrôlés de ses analyses dans nos sociétés modernes et dans le contexte scolaire. Reuter montre bien les dérives possibles des usages sociaux de ces thèses quand elles sont mal connues : elles peuvent conforter des catégories anciennes en termes de valorisation exclusive de l'écrit et de la culture lettrée par exemple, ou une confiance excessive dans les vertus réflexives obligées de l'écriture, indépendamment des contextes discursifs où elle est mise en pratique. Cependant, les études qui utilisent les problématiques de Goody comme outil de lecture des pratiques scolaires de l'écrit, notamment à l'école maternelle, comme Marceline Laparra dans un article décapant, montrent bien la fécondité heuristique de ses analyses, à condition de ne pas les prendre comme des thèses ou des catégories a

priori, mais comme une invitation à analyser de près, comme il l'a fait dans son domaine, les multiples facteurs qui font des outils spécifiques et des schèmes d'utilisation de ces outils des facteurs de transformation de pouvoirs et de relations sociales. Enfin les textes rassemblés dans ce livre sont stimulants sur le plan épistémologique, en ce qu'ils montrent une recherche vivante, ouverte, au prix de remises en cause et de réévaluations.

NOTES

1. *La logique de l'écriture : aux origines des sociétés humaines*, 1986 ; *Entre l'oralité et l'écriture* (1994).

AUTEURS

ÉLISABETH NONNON

IUFM du Nord-Pas-de-Calais ;
université d'Artois, Théodile